

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)[57. Val-Richer, Vendredi 13 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

57. Val-Richer, Vendredi 13 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Guizot](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[56. Paris, Mardi 3 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-10-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Savez-vous que ce sera un supplice de vous écrire directement, du ton dont nous sommes convenus ?

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°97/133-134

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 217-218, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/329-336

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionN°57. J'ai oublié de numérotter mes deux billets de Lisieux. Ils doivent faire les N°55 et 56.

Vendredi 13. 4 heures

Savez-vous que ce sera un supplice de vous écrire directement, du ton dont nous sommes convenus ? J'avais déjà tant de peine à me dire que ce que je vous disais ! Il faudra encore en rabattre, beaucoup. Aussi, je me décide pour aujourd'hui à la voie indirecte. J'abuserai de mon pauvre Génie. Du reste, je l'en ai prévenu hier à 6 heures en montant en voiture, et tout sera fait comme nous l'avons réglé. Mais dites-moi si vous le pouvez jusqu'où je puis aller par la voie directe et quotidienne. Vous m'avez donné une pierre de touche telle qu'en vérité, si je m'y conforme, je vous enverrai un bulletin de ma santé en vous en demandant un de la vôtre Des lettres qui puissent être lues par M. de Lieven ! Je n'en reconnais pas moins la nécessité. Durera-t-elle longtemps ? Serons-nous longtemps dans cette attente ? En tous cas, ce ne pourra être plus de 18 jours.

Je viens d'arranger mon départ avec toute ma maison. Tout est convenu. Le 30 nous irons coucher à Evreux et dîner le 31 à Paris. Je respire en vous disant cela, et j'en ai besoin, car depuis hier j'étouffe. J'ai étouffé cette nuit ce matin, jusqu'à ce moment. Je suis épouvanté de mon bonheur. Je ne sais plus m'en passer. Quel abyme insatiable que notre cœur! un abyme, comme celui d'un mélodrame que j'ai vu jouer autrefois, qui s'appelait le Précipice, et où l'on précipitait en effet l'innocent dans un abyme de 600 pieds sans fond. Oui, un abyme de 600 pieds sans fond. Voilà ce qu'est devenu pour vous mon cœur. Avant le 15 juin, si l'on m'avait fait entrevoir une correspondance un peu amicale, un peu régulière avec une personne comme vous une personne d'esprit, bien au courant du monde, j'aurais trouvé cela charmant ; je me serais promis au moins un jour très agréable par semaine. Pendant que vous étiez en Angleterre, si l'on m'avait dit que vous reviendriez bientôt en France, et que je ne passerais jamais un mois sans en passer cinq ou six jours avec vous, je me serais cru heureux. Et bien Madame; je ne le suis pas; je ne le suis pas malgré hier, malgré avant-hier, malgré la certitude que dans 18 jours, je retrouverai hier au moins hier, n'est-ce pas ? Je suis devenu insatiable, je resterai insatiable. Vous, vous dont la simple vue fait épanouir tout mon être dont la moindre parole me charme et qui avez pour moi des paroles dont le souvenir, le seul souvenir me plonge dans l'extase, vous ne pouvez pas me rassasier. il n'est pas en votre pouvoir d'apaiser, de combler mon âme. De vous, tout la ravit et rien ne lui suffit. Vous êtes pour moi une source de délices infinies, et moi, j'ai une puissance infinie pour les désirer, pour en jouir; et quelque heureux que je sois par vous, près de vous, je sens que je puis, que je dois l'être encore

davantage; et j'aspire avec une ardeur infatigable à ce bonheur inépuisable qui me vient de vous et qui chaque fois qu'il me vient me promet plus encore qu'il ne me donne et m'inspire encore plus de désirs qu'il n'en satisfait, savez-vous ce qui sépuise ce qui se lasse en moi ? La parole. J'arrive d'un coup à ses limites, et là je m'indigne et mon cœur s'élance bien loin au delà. Mais vous n'êtes pas là pour l'entendre sans qu'il parle ; et en même temps que la parole lui manque, le silence lui pèse horriblement.

Samedi 9 heures

J'ai dormi longtemps, en me réveillant souvent. Chaque fois que je me réveillais, je me disais: à une heure et demie. Et il me fallait un réveil complet et une réflexion pour me détromper. On a bien de la peine à apprendre que les choses ne sont pas dans la vie comme dans le cœur. Le premier mouvement est toujours de croire à l'harmonie de ces deux mondes, tant celui du dedans est le monde vrai, le monde souverain. L'autre nuit en roulant dans cette voiture, le ciel était pur, la lune se répandait partout, vous deviez être là comme moi, jouir avec moi de cette lumière si douce et si pénétrante ; vous deviez sortir de ces longues ombres des arbres qui semblaient cacher quelque objet et s'avancer vers moi à mesure que je marchais. Ce matin, je ne marche pas, je suis dans mon cabinet à ma table, près de mon feu. Mais le soleil brille, la vallée où les feuilles commencent à tomber, laisse entrevoir des percées profondes où la lumière entre et se perd ; tout est beau et invitant devant moi, sous mes fenêtres, partout où se porte ma vue. Je vous vois partout, je vous mets partout, partout où quelque chose me plaît et m'attire. Ce matin, comme cette nuit, comme l'autre nuit, la réflexion seule m'apprend que vous n'êtes pas là. Il faut que je le découvre ! D'instinct, je vous crois avec moi, toujours avec moi.

J'ai trouvé tous les miens en bon état. Ma mère est mieux que je ne l'avais laissée ; mes enfants sont à merveille. Savez-vous que je ne jouis de leur présence, de leur joie, qu'avec un peu d'hésitation et de mélange ? Je voudrais vous en envoyer la moitié. Une impression à moi seul un plaisir à moi seul m'étonne presque comme un contresens. N'ayez jamais d'impression, de plaisir à vous seule ! J'en serais plus qu'étonné. Vous pouvez me pardonner cette exigence toutes les exigences. Je les aurai toutes. Mais j'en ai le droit, oui, le plein droit.

11 heures

Voilà votre n° 56. Oui éternellement adieu. C'est là que tous les sentiments s'unissent et se satisfont. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 57. Val-Richer, Vendredi 13 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/987>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 217-218

Date précise de la lettre Vendredi 13 octobre 1837

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
